

Débusquer l'auteur d'un texte derrière l'absence d'écrit

Françoise CORNAZ
Service médico-pédagogique de Genève

Presque tous les enfants entre 8 et 12 ans que je côtoie dans une institution de l'enseignement spécialisé genevois pensent qu'ils ne savent pas écrire. Avec le passage des années, ils en viennent à déduire qu'ils n'ont rien à dire. Ils se vivent comme réduits à l'inexistence, au silence des mots. Ceci parce qu'ils écrivent très peu, très mal et de façon illisible. Que faire alors ? L'éclairage proposé à ces jeunes est celui qui distingue le "metteur en page" de l'"auteur" du texte. Par ce biais, ils peuvent se situer, signifier qu'ils ont des choses à dire et à transmettre. Ils deviennent à leur tour "auteur" d'un écrit.

Les exclus de l'écriture

La plupart des pré-adolescents que je côtoie dans l'institution de l'enseignement spécialisé où je travaille pensent qu'ils ne savent pas écrire. Quand ils s'emparent d'un crayon ou d'un stylo, c'est par obligation, à la demande expresse d'un adulte. Ils font ce qu'on leur demande, mais l'idée d'écrire ne vient pas d'eux. Ils ne font qu'obéir. A cela s'ajoute le fait qu'ils connaissent mal le code de l'écrit et manient l'orthographe et la syntaxe de façon très rudimentaire. La ponctuation est peu ou pas utilisée. Une écriture laborieuse rend le tout illisible, ou en tout cas difficilement lisible sans un effort conséquent du lecteur, y compris s'il s'agit d'eux-mêmes. Lorsque ces adolescents se risquent à mettre quelques mots sur le papier, il y a "plein de fautes", et leur manuscrit corrigé est barré de stylo rouge.

Puisqu'ils écrivent mal, ou faux, ils en viennent à penser qu'ils ne sont pas faits pour le monde de l'écriture. Ils renoncent à produire de l'écrit de leur plein gré. Peu à peu, ils intègrent insidieusement l'idée qu'ils n'ont rien à dire, rien à transmettre. L'image qu'ils ont d'eux-mêmes est celle d'une personne qui n'a pas le droit à la parole écrite et qui n'a pas d'existence de ce point de vue (Reverbel, 1993).

Qu'est-ce qu'écrire ?

Or, écrire, c'est avant tout pouvoir mettre sur papier des choses à transmettre, ou à mémoriser, que ce soit pour son usage propre ou à

destination d'autrui; c'est avoir des idées à organiser, mettre en forme, communiquer, qui puissent rester et être lues par d'autres.

Etre auteur d'un texte

La question est alors de savoir si ces jeunes peuvent être des auteurs d'écrit et se concevoir comme tels (Blanche-Benveniste et al., 1979). Si la possibilité leur est donnée de créer sans les contraintes de la mise sur papier avec les problèmes que cela pose de présentation, de lisibilité, de code, d'orthographe, de syntaxe, de ponctuation, alors ils pourraient consacrer leur énergie et leur envie à constituer un discours écrit cohérent, transmissible et lisible par d'autres. Ils pourraient se concentrer sur le fil conducteur de leurs pensées pour tenter d'organiser leurs idées. Ils pourraient choisir un genre de texte et sa forme.

Dégagé des contraintes du code, l'enfant, ou le pré-adolescent, peut inventer, organiser ses idées, développer ses réflexions ou son imaginaire sans se heurter aux barrières du code écrit ou aux contraintes d'une mise en page. Il y a distinction de la notion d'auteur de celle de metteur en page. L'auteur invente; le metteur en page transcrit et couche sur le papier ce qu'on lui dicte. Deux personnes distinctes peuvent assurer ce double aspect de l'écrit: l'adulte met à disposition son savoir de "savant du code écrit" pour que "l'auteur" puisse apparaître.

Un cadre strict pour créer librement

De ces réflexions a découlé la création d'un atelier d'écriture dont le cadre est très précis (Roche, Guignet et Voltz, 1989).

Un lieu et du temps sont mis à disposition des jeunes qui le souhaitent, et ceci une fois par semaine pendant 3/4 d'heure. Dans ce lieu, un adulte est d'accord de consacrer un moment pour, littéralement, mettre sur le papier ce qu'on lui dicte. La seule condition posée préalablement est que le jeune ait une "idée de texte" (ce qu'on entend par là est volontairement assez flou). Cela signifie qu'il doit savoir ce qu'il veut voir écrire lorsqu'il arrive dans le bureau. Si un jeune se présente sans avoir rien en tête, il retourne à ses activités en attendant une autre fois.

Droit à la parole

Comme "metteuse en page", je ne donne jamais d'idée, je ne suggère rien. Ceci afin que l'auteur soit bien celui qui est désigné comme tel. Tant il est vrai que le jeune auteur est fragile, ébranlé par ses échecs en écrit et qu'il

est tout prêt à disparaître à nouveau, à se retrancher derrière ses difficultés pour ne plus montrer ses idées, ou à se cacher derrière le savoir d'un autre. La parole qu'il vient de prendre, il est facilement enclin à l'abandonner au profit de "ceux qui savent". Son droit à la parole n'est pas gagné une fois pour toutes.

La tentation est grande parfois, face aux maladroites, aux désarrois, aux incohérences, aux interrogations du jeune de proposer des modifications de son discours. La tentation est grande de vouloir faire du "bon français" et par là-même de vouloir améliorer, corriger les énoncés, de faire plier le jeune aux exigences de la norme. Mais, comme m'a dit un enfant un jour: "Puisque tu m'as aidé, on a fait le texte tous les deux, on est donc deux auteurs". Il avait raison. Dès ce jour, j'ai porté beaucoup plus d'attention à l'aide que j'octroyais et, surtout, à ses répercussions.

C'est peut-être ailleurs, à un autre moment, avec d'autres personnes que le texte produit à l'atelier d'écriture peut être retravaillé. Peut-être.

Production de sens, création de textes

L'adulte tape donc ce que le jeune dicte, en énonçant à voix haute l'énoncé en cours. Chacun sait ce qui est en train d'apparaître sur la feuille.

Le clavier et l'agilité des doigts imposent un rythme qui varie peu. L'auteur est obligé d'en tenir compte et, au besoin, doit ralentir, retenir ses idées, revenir en arrière, attendre quand il y a erreur (certains sont étonnés que l'adulte puisse en commettre. D'autres s'en réjouissent: malheur partagé). Ce n'est pas toujours aisé pour l'enfant ou l'adolescent de brider ses pensées qui déferlent, de garder en mémoire tout ce qui afflue à son esprit. Ce n'est pas toujours facile pour l'adulte de faire courir ses doigts sous la rafale des mots dictés. Mais il est toujours possible de s'arrêter, de réfléchir, d'attendre. L'écrit ne s'envole pas.

Quand l'auteur est plus sûr de lui, ultérieurement, il m'arrive de proposer certaines modifications que je n'inscris que si l'auteur se déclare d'accord. Je propose un changement sur la forme en signalant que, comme lectrice, je ne comprends pas de quel personnage on parle et par là, je ne sais comment écrire; ou bien, s'il s'agit d'une forme peu standard, du genre "il lisa", je signale que "dans les livres, on trouverait: il lut". J'attends alors la réaction à ma proposition. Si elle est acceptée et que le jeune peut la prendre à son propre compte en la répétant, alors j'inscris la modification. Sinon, je tape la forme énoncée par le jeune. C'est lui qui a le dernier mot.

Le texte est considéré comme fini quand son auteur le déclare tel, et ceci même si sa forme n'est pas standard. Parfois, le jeune décide de s'interrompre, momentanément ou pas, et il le signifie en indiquant un "à suivre". L'activité est alors suspendue à ce moment-là.

Pour mettre le point final au texte, chaque partenaire apparaît sous un titre différent. Sous "auteur", l'enfant ou l'adolescent tape son nom, sous "metteur en page", l'adulte tape le sien. Cela semble nécessaire pour que la part de chacun soit reconnue. Aucun des deux n'a tout fait, mais chacun a participé à la réalisation du texte à sa manière.

Diffusion et impact des textes

Un texte écrit n'existe pas vraiment tant qu'il n'est pas prêt à être diffusé et lu. C'est pourquoi, le jeune peut disposer immédiatement de dix exemplaires photocopiés (nombre évidemment arbitraire et lié au coût du papier) qu'il peut distribuer à sa guise.

A ce moment-là, le texte peut vivre sa propre vie, c'est-à-dire être lu par des lecteurs choisis, qui le reçoivent et le lisent. Ce sont eux qui le commentent, le réproouvent, l'admirent ou le discutent. Ce sont ses premiers lecteurs qui en parlent et qui en reconnaissent l'existence. La lecture se fait hors de la présence du metteur en page et, parfois, hors de la présence de l'auteur. C'est là que le texte écrit trouve sa finalité: par définition, l'écrit échappe à son auteur.

La plupart des jeunes aiment diffuser leur texte et voir les réactions qu'il suscite. Ils anticipent même parfois les réactions de tel ou tel de leurs copains, en lui mettant une petite notation dont ils savent qu'elle sera relevée. Le plus souvent cependant, le texte est donné en priorité aux adultes présents dans l'entourage. Ceux-là du moins savent lire et seront, du moins l'espèrent-ils, indulgents et accueillants.

La neutralité du metteur en page

Dans le cadre de l'atelier d'écriture, je n'aborde jamais la question du contenu de ce qui m'est proposé (Clanche, 1988). Je ne fais pas de commentaire, ni ne donne de jugement sur la bienfaisance de ce que l'enfant ou l'adolescent amène. Pas d'avis positif ou négatif. Cela pour que la neutralité de la situation permette à l'auteur de s'exprimer sans craindre de s'exposer à des critiques qui l'amèneraient à modifier son texte pour plaire à l'adulte présent. Le texte n'est pas destiné prioritairement au metteur en

page, il n'est pas fait pour le contenter, mais pour répondre à l'envie de dire de l'auteur. C'est lui qui en porte la responsabilité quant au sens.

Cette attitude m'a été imposée par un enfant qui, en faisant explicitement des liens entre le contenu de son texte et sa propre histoire familiale, m'avait amené peu à peu à faire de même et me conduisait à lui proposer des interprétations. Il m'amenait peu ou prou dans une sorte de psychothérapie. Or, tel n'est pas le but d'un atelier d'écriture.

Ceci ne veut pas dire que je n'ai pas un avis sur le texte, ni que je renonce à faire des associations ou à réfléchir sur le contenu, mais ces réflexions sont gardées par devers moi. Rien n'empêche que la production écrite, une fois photocopiée et distribuée, soit commentée par ailleurs, puisque le texte est devenu public. Il peut vivre sa propre vie, c'est-à-dire être lu par des lecteurs, qui le reçoivent et le commentent.

Expérience d'un jour ou pratique régulière ?

Comme la proposition d'atelier d'écriture se poursuit d'année en année, les plus âgés qui y ont accès sont préparés à cette idée à cause des écrits qui circulent dans l'institution. Ils ont déjà envie d'y venir pour voir comment cela se passe. La fréquentation s'élargit de plus en plus. Si, au tout début, ce sont deux ou trois enfants qui viennent régulièrement, très vite, d'autres viennent aussi, poussés par la curiosité et l'envie de dire. Ils vérifient aussi si cela est une possibilité et non une obligation. Il est donc important que les autres adultes jouent le jeu en n'imposant pas aux jeunes de venir s'ils n'en ont pas envie. Si c'est le cas, cela se remarque immédiatement par une absence d'idées.

En ce qui concerne les enfants ou les pré-adolescents, dix sur les douze qui en ont la possibilité sont venus au moins une fois sur l'année (les séances ont lieu deux fois par semaine pendant 3/4 d'heure). Trois sont des fidèles au rendez-vous et protestent quand ils doivent céder leur tour. La plupart viennent deux ou trois fois pendant l'année. Deux jeunes ne sont venus que pour un seul texte.

Si son texte est court, le jeune retourne à son activité sitôt qu'il a fini, ce qui prend moins de 20 minutes. Un autre peut alors venir.

Si son texte est long, le jeune le continue ultérieurement, en respectant le tour des inscrits, s'il y en a. C'est ainsi qu'il m'est arrivé de taper une histoire inspirée du Roi Lion, histoire de vingt-six pages à l'arrivée, ceci pendant six mois.

Pourquoi est-ce que certains se fidélisent et d'autres pas aux ateliers d'écriture, je ne le sais pas. Il m'est difficile de faire un pronostic là-dessus lorsque je travaille pour la première fois sur un texte avec un jeune. Rien dans sa manière d'être en me quittant, ni son enthousiasme ou son calme, ni son excitation ou son contentement, ne permet de présager s'il reviendra. Ce qui est fait, est fait. Chaque texte a l'air d'être vécu en soi, sans que cela n'induise forcément à en créer d'autres.

Textes en tous genres

Les textes produits sont de plusieurs genres (Clanche, 1988). On trouve des récits, imaginaires ou non, des descriptions (par exemple sur la "vie des baleines" ou "Mon cochon d'Inde"), quelques poèmes, des textes de chanson, des lettres, des listes, des modes d'emploi ("Comment faire un bracelet brésilien"), des commentaires sur une situation. Certains jeunes produisent des textes très variés quant aux genres, d'autres n'utilisent que le récit, ou la description de combats sans cesse renouvelés (Chiss, Laurent, Meyer, Romian et Schneuwly, 1987).

Tous les textes ne sont pas intéressants à lire pour un lecteur. Du reste certains adolescents se soucient fort peu du lecteur. Il y a des textes répétitifs et ennuyeux: liste de bagarres interminables entre Dragon Ball Z et ses acolytes par exemple, sans qu'on puisse donner une quelconque raison à ces affrontements sans fin. D'autres n'ont pas de cohérence textuelle, ou de fil conducteur. La plupart cependant sont attachants et intéressants.

Il est vrai qu'on en arrive là aux limites de chaque enfant. Certains sont incapables de faire des récits, malgré de multiples tentatives. Ils n'y arrivent pas, car ils sont incapables de faire des liens de cause à effet, de suivre un fil conducteur, de construire des relations entre les divers protagonistes de leur histoire. Ils sont incapables de respecter une logique narrative.

Si, dans sa propre vie, un enfant ou un adolescent ne peut donner forme et sens à ce qu'il vit, ou a vécu, s'il ne peut faire des liens, cela se marquera dans tout ce qu'il produit. Dans chaque texte, les possibilités de cohérence interne de la personnalité de chaque auteur vont apparaître, ou l'absence de ces possibilités.

Du récit de vie au renforcement narcissique

Très souvent, le premier texte que l'enfant ou le pré-adolescent vient dicter au metteur en page est un récit de sa propre vie, peu ou prou transposé.

Sous les titres "Un petit garçon", "Le blagueur", "Milou se perd", l'histoire de chaque jeune est reconnaissable. Et ceci se passe lors de la toute première séance d'atelier d'écriture, comme s'il devait d'abord mettre sur papier sa propre histoire pour passer ensuite à autre chose. C'est sans doute une nécessité pour s'en dégager. Mais n'est-ce pas là ce que nous faisons tous lorsque nous nous mettons à écrire librement sur nos affects, nos fantasmes, notre imaginaire ? Cependant, avec ces jeunes-là, cet aspect se trouve renforcé.

Derrière chaque texte, on retrouve toute la vie affective de chaque auteur, toutes ses difficultés de personnalité, ses incohérences ou ses naïvetés. Les textes produits sont la mesure de leur auteur.

Oui, l'enfant ou l'adolescent arrive à se voir comme un auteur qui a des choses à dire et à transmettre, en dépit de ses difficultés à écrire. Au fil des ses textes, il en retire un renforcement narcissique extrêmement important pour le développement de sa personnalité. Il prend confiance en ses capacités de dire et d'exposer ses idées. Il a sa place dans le monde de l'écrit.

Bibliographie

- BLANCHE -BENVENISTE, C. et al. (1979): "Recherches sur le français parlé", G.A.R.S. 2, Aix-en-Provence, Université.
- CHISS, J.-L., J.-P. LAURENT, J.-C. MEYER, H. ROMIAN, B. SCHNEUWLY (1987): "Apprendre/enseigner à produire des textes écrits", *Actes du 3ème colloque international de didactique du français*, Bruxelles, de Boeck Université.
- CLANCHE, P. (1988): *L'enfant écrivain, génétique et symbolique du texte libre*, Paris, Paidós / Le Centurion.
- REVERBEL, M. (1993) *Je vous écoute écrire*, Seysselle, éd. Comp'Act.
- ROCHE, A., A. GUIGUET, N. VOLTZ (1989): *L'atelier d'écriture*, Paris, Bordas.